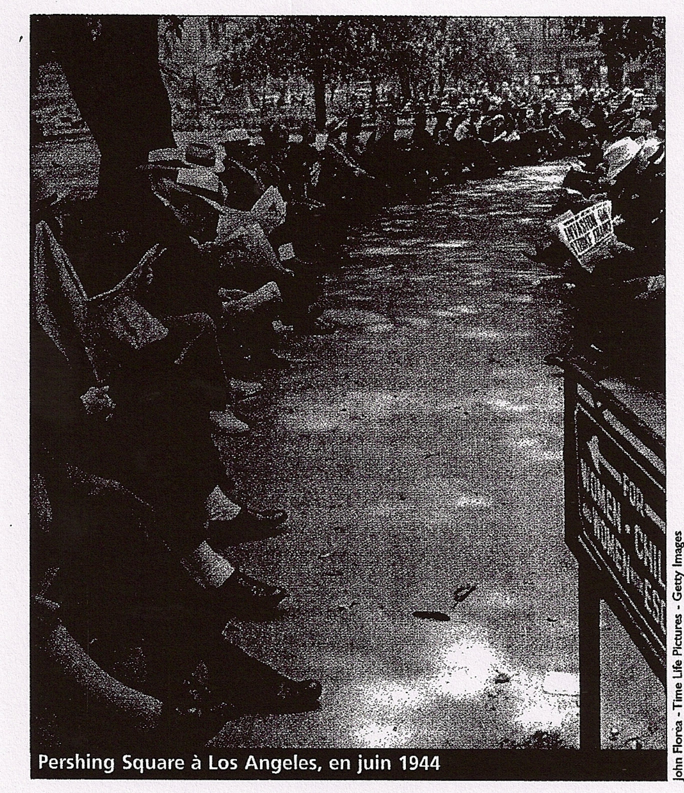
« Le Nouvel Observateur », n° 2203

Quand Adorno étudiait la « personnalité autoritaire »

La haine mode d'emploi

Voici, rédigé aux Etats-Unis dans les années 1940, un document exceptionnel sur les causes de l'antisémitisme, du préjugé racial et du sentiment antidémocratique

C'est un jeune homme ordinaire de Los Angeles, boucher de profession. Il est interrogé en 1945 par l'équipe de chercheurs mise en place par Adorno et Horkheimer. *« Aucun Américain ne peut approuver ce que les nazis ont fait aux Juifs. »* Une annonce tonitruante bientôt suivie par une suggestion plus ambiguë. *« J'espère vraiment que les Juifs feront quelque chose à ce sujet avant qu'on en arrive à une position du même genre dans ce pays. »* C'est aussi une femme de 40 ans, membre d'un *« cercle balnéaire »*. Elle n'aime ni Roosevelt ni les Juifs. Elle en a rencontré un l'an dernier, *« un grand musicien »*, il était tout à fait sans-gêne. Elle se dit favorable à une discrimination législative envers eux, mais attention, *« sur la base de critères américains, pas hitlériens »*. Plus « humains », donc.



Pershing Square à Los Angeles, en juin 1944

John Florea - Time Life Pictures - Getty Images

A tourner les pages de ces « Etudes sur la personnalité autoritaire », on se croirait souvent dans le dernier Philip Roth, « le Complot contre l'Amérique », où le romancier imaginait les Etats-Unis alliés à Hitler après avoir porté au pouvoir l'aviateur antisémite de charme Charles Lindbergh. Il s'agit pourtant bien de l'Amérique réelle des années 1940. Certains intellectuels juifs en exil, comme Hannah Arendt, s'intéresseront, à travers le procès d'Eichmann en 1961, à la banalité du monstreux. L'école de Francfort, repliée en Californie pendant toute la guerre, s'intéresse, elle, à la monstruosité du banal, et ce jusque chez le plus lambda des citoyens de la plus grande démocratie mondiale. Une façon inverse d'affronter une même question obsédante : comment des millions de gens ordinaires peuvent-ils un jour admettre que l'on conduise leur voisin de palier à l'abattoir ?

Le fascisme n'est pas une question « allemande », Adorno s'en persuade très tôt. Ce qui s'est passé là-bas n'est que la réalisation de tendances typiques de la société occidentale dans son ensemble. Fragilisation de la famille petite-bourgeoise patriarcale, penchants pour la stéréotypie induits par la communication de masse, besoin infantile de trouver une grille d'orientation simple dans un monde devenu froid, aliéné par la technique, largement incompréhensible. Non seulement la fin de la guerre ne soldera pas le problème, mais le vrai risque est de voir le fascisme se survivre dans la forme démocratique elle-même. Autant d'intuitions développées dans « Minima Moralia » en 1945, et qui le conduisent à se lancer dans ces « Etudes ». La plus exhaustive étude empirique du préjugé jamais tentée en sciences sociales. 2 099 Américains interrogés par questionnaire type, puis par entretien individuel pour certains. Des étudiants californiens, des détenus, des ouvriers syndiqués, des call-girls, des mères au foyer. Au final, plus de mille pages de compte rendu, dont les Editions Allia publient aujourd'hui les séquences directement rédigées ou supervisées par Adorno.

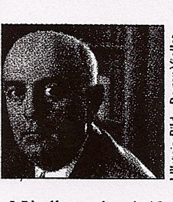
A priori rien de plus étranger que cette démarche à cet anar élitiste, très réticent à toute approche quantitative des phénomènes culturels. Une « standardisation » typique des pires penchants modernes selon lui. Seulement voilà, écrit-il ici non sans dureté, par temps de culture de masse, la critique du catalogage des êtres humains *« ne devrait pas négliger le fait qu'un grand nombre de gens ne sont plus, ou n'ont jamais été, des "individus." »*. Seulement des clones apeurés, réagissant plus ou moins positivement à de puissantes injonctions sociales.

Lancée au cours de l'été 1942, l'enquête sera financée grâce à une donation considérable de l'American Jewish Committee, sollicitée par Horkheimer. Une *« fondation à vocation philanthropique »*, ironisera Christopher Lasch dans « le Seul et Vrai Paradis » en 1991. Logique, pour une étude visant selon lui à soumettre les Américains à une psychothérapie de choc géante, *« comme les aliénés d'un asile »*. L'auteur de « la Révolte des élites » ne ménagera pas ses critiques à l'égard d'« Adorno et associés », accusés de vouloir psychiatriser les préjugés politiques et raciaux en général et criminaliser les opinions « droitières » des classes populaires en particulier. Mais, une fois n'est pas coutume, Lasch est injuste.

Peu de textes laissent une empreinte aussi profonde que ces « Etudes », d'un pessimisme total et d'une actualité stupéfiante. Laissant provisoirement de côté leur approche marxiste des préjugés de classe, Adorno et son équipe s'appuient ici sur un mélange de freudisme et de psychologie audacieuse pour comprendre dans quelles économies intimes viennent s'inscrire la phobie des « nègres » et de leur vie sexuelle, la fixation sur le trop d'impôts, la hantise de l'alcool ou encore des syndicats, et bien sûr l'agressivité antisémite plus ou moins inhibée. Surtout, ils établissent entre ces éléments des connexions originales permettant de dégager des syndromes types.

Ainsi l'« autoritaire » montre-t-il une forte propension à voir le Juif en substitut du père haï, assumant à un niveau fantasmatique des

qualités de froid dominateur, et même de rival sexuel. Il s'éloigne ainsi du « conventionnel », où le stéréotype anti-minorités apparaît plus comme un moyen de réassurance sociale que comme une façon de canaliser des pulsions ambivalentes. Au sommet de la fameuse « échelle F » identifiant la disposition fasciste, on trouve le « manipulateur ». On y croise de *« nombreux hommes d'affaires »*, souligne non sans humour Adorno, et *« Himmler pourrait en être le symbole »*. Eux *« n'ont même pas besoin de haïr les Juifs, ils "s'en occupent" »*. L'intérêt pour le sexe confine dans cet échantillon-là à l'obsession, et l'on trouve ici le quasi portrait-robot de Max Aue, le SS sophistiqué des « Bienveillantes ».


Ullstein Bild - Roger-Viollet

Né d'un père juif allemand et d'une mère italienne, le philosophe Theodor Adorno (1903-1969) est l'un des chefs de file de l'école de Francfort. Contraint à l'exil aux Etats-Unis en 1938, il y publie « la Dialectique de la raison » avec Max Horkheimer. Il est notamment l'auteur de « Minima Moralia ».

Une philosophie inédite de la bêtise s'esquisse aussi, le « préjugé » relevant souvent moins pour Adorno de la limitation mentale proprement dite que d'un stratagème plus ou moins efficace pour contenir de graves conflits intérieurs. Les « progressistes » ne sont pas en reste dans les « Etudes », eux aussi étant classifiés en différents syndromes. Certains antiracistes affichés montrent en effet en faveur de minorités idéalisées des traits d'obsession paranoïaque aussi rigides que ceux du plus décomplexé supporter insulteur de Noirs du PSG. Un idéal humain se dégage cependant. Celui du type « libéral authentique », c'est-à-dire celui dont l'ouverture d'esprit ne relève ni du conformisme ni de la courbette surjouée au surmoi.

Certains marxistes orthodoxes voulurent y voir le signe du ralliement coupable de l'école de Francfort aux valeurs de la bourgeoisie démocrate modérée. Brecht notamment, qui les accusa de trahir l'idéal révolutionnaire. Cette modestie face aux faits ne laisse pas cependant d'émouvoir chez le radical et ombrageux Adorno. Parti d'une étude statistique aride, c'est à une toute jeune étudiante californienne aux yeux noirs qu'il confie au fond le soin d'incarner son « surhomme » dans les dernières pages des « Etudes ». Emotive, joyeuse, libre au point de pouvoir admettre certaines préventions raciales, c'est un individu véritable. Le sel de la terre qui fera d'Auschwitz un événement nul, même si advenu.

AUDE LANCELIN

« Etudes sur la personnalité autoritaire », par Theodor W. Adorno, traduit de l'anglais par Hélène Frappat, Allia, 440 p., 25 euros.